

FAÇONS DE PARLER ÉPISODE 6/11
En politique, « je leur dirai les mots creux »

CHRONIQUE de Jean-Michel Normand

« En responsabilité », l'ensemble du personnel politique aime « assumer » ses décisions. A chaque figure emblématique son petit lexique choisi d'expressions « abracadabrantiques ». Publié le 19 août 2024 à 18h00 Temps de Lecture 2 min.

Le climat politique a beau être tendu, les modes d'expression de nos dirigeants se sont singulièrement banalisés. Les plus anciens se souviennent avec émotion de François Mitterrand jonglant avec l'imparfait du subjonctif et de Georges Marchais écorchant la langue française, mais aussi des liaisons facultatives qui ne l'étaient pas pour Jacques Chirac (« Le chômage est au plus bas “depuis-z-un” quart de siècle. »). Aujourd'hui, le politique parle – presque – comme tout le monde.

Les aficionados reconnaissent certes la maîtrise oratoire de Jean-Luc Mélenchon, adepte du nous de majesté et des citations ampoulées, mais ses talents ne le protègent pas de l'impopularité. Quant à Jordan Bardella, il s'en tient à un parler parfaitement lisse sur la forme, à peine émaillé de l'emploi répétitif de l'expression latine « de facto ». Faute d'avoir trouvé un slogan efficace, Eric Zemmour s'en était remis, pendant l'élection présidentielle de 2022, à la locution interjective « ben voyons ! », répétée ad libitum.

Emmanuel Macron, familier de l'offensif « pardon de vous le dire », se distingue par son aptitude à passer d'un registre à l'autre. Il est capable de puiser avec frénésie dans le jargon de la « start-up nation », en vantant le deep learning ou l'approche bottom-up, mais aussi de se complaire dans une terminologie carrément obsolète. Le président adore accuser ses détracteurs de raconter des « carabistouilles », des « ritournelles », des « craques » ou des « pipes ». Le recours à un vocabulaire vieilli est courant dans la vie politique. On se souvient du général de Gaulle se posant en rempart contre « la chienlit », de Lionel Jospin traitant Alain Juppé de « gommeux » ou de la diversion « abracadabrantique » de Jacques Chirac.

Don de soi et sens du devoir

Les codes de la démocratie passent aussi par quelques mots fétiches que l'on glissera avantageusement dans une prise de parole. Ainsi, tout responsable politique se doit de porter haut le verbe « assumer ». Expression de son identité profonde – ou de son ADN, une formule devenue une authentique tarte à la crème – et de sa détermination, on « assume » ses erreurs et, plus encore, ses valeurs, autre concept passe-partout. Ouvrir un discours avec un théâtral « en responsabilité, j'ai décidé de... » souligne le don de soi et le sens du devoir de celui ou celle qui s'exprime. La locution, forgée jadis par les éléphants du Parti socialiste, a fait tache d'huile.

Quant aux électeurs qui n'habitent pas en région parisienne, fief des « technocrates déconnectés de la réalité », ils doivent savoir qu'ils résident non plus en province, ni même en région, mais « vivent la ruralité au cœur de nos territoires ». L'expression est un brin paternaliste et renvoie à ce qui pourrait ressembler à des réserves d'Indiens, mais elle a fait florès auprès de tous les partis.

Pour qualifier une autre France, urbaine, et qui peuple, elle aussi, l'imaginaire de la classe politique, on parlera benoîtement « des quartiers ». Inutile de préciser. Il est entendu que ceux-ci se situent du côté de la Seine-Saint-Denis ou de La Castellane, à Marseille, plutôt que vers Neuilly-Auteuil-Passy.

Façons de parler (7/11)

L'affrication, un « tchube » à la mode

CHRONIQUE de Jean-Michel Normand

Repéré par un phonéticien au début du XX^e siècle dans le patois de la banlieue parisienne au XVII^e siècle, ce phénomène de prononciation a diverses origines, notamment dans le sud de la France.

C'est un sujet de conversation de fin de soirée, un débat de sociologie de comptoir qui, depuis quelque temps, fait beaucoup causer. L'affrication, cette tendance à prononcer certaines consonnes en produisant une sorte de friction (un tube devient un « tchube » et vendredi se transforme en « vendredji »), s'est agrégée ni vu ni connu à notre horizon phonétique.

Pour les linguistes, c'est comme si nous découvriions la Lune. Ce phénomène que l'on désignait autrefois sous le terme de « palatalisation » est en vérité vieux comme le français. Il était à l'œuvre dans la transition de certains termes du latin vers les langues romanes. Sous son influence, *caballus* est devenu « cheval » et *campania*, « champagne ». Repéré par un phonéticien dès le début du XX^e siècle dans le patois de la banlieue parisienne au XVII^e siècle, il est également lié aux parlers du sud de la France, notamment à la région de Marseille – où les serveurs lancent « bon appétchit messieurs-dames ». Sous l'effet, notamment, de l'influence de l'accent pied-noir, l'affrication revigorée s'est répandue à travers l'Hexagone. Et on la redécouvre.

Frottement linguistique ancestral

Ce grain à moudre linguistique n'a donc plus rien d'un strict marqueur géographique. « Depuis les années 1980, sa diffusion s'intensifie de façon constante et assez homogène sur le territoire métropolitain », observait en mai dans *Le Monde* Clara Cini. Cette agrégée de lettres modernes pointe également « l'influence de certains rappeurs et de stars de la télé-réalité » dans la diffusion de cette forme de prononciation. Pour les jeunes, elle signe une appartenance au groupe, dont Riad Sattouf offre quelques instantanés désopilants dans *La Vie secrète des jeunes* (L'Association, 2007-2012).

« L'affrication reste l'apanage de garçons issus de milieux modestes et sa progression linéaire auprès d'un large éventail de la population demeure un peu une énigme », reconnaît pour sa part Cyril Trimaille, sociolinguiste à l'université Grenoble-Alpes. Il relève que Gabriel Attal pratique ce frottement linguistique ancestral aux racines multiples comme Monsieur Jourdain faisait de la prose. Locataire de Matignon sous la précédente législature, le député des Hauts-de-Seine souhaitait encourager la diffusion de « voitchures » électriques...

Dans la vie quotidienne, les agents propagateurs de cette abrasion langagière ne sont pas toujours perçus avec empathie. Pour certains, ils peuvent même exhaler l'odeur du soufre. En janvier, après avoir découvert une enquête de Libération sur ce sujet, Eric Zemmour s'était couvert de « riditchule » sur son compte X avec un sarcasme lapidaire – « le grand remplacement n'existe pas » –, confondant allègrement « affrication » (du latin *affricare*, qui signifie « frotter contre quelque chose ») et « africanisation ».

Ce qui avait permis à Olivier Faure d'ironiser en considérant que, à en croire le fondateur de Reconquête !, « nous risqu[i]ons tous de devenir québécois ». Du côté de la Belle Province, en effet, on affrique aussi avec entrain, mais d'une autre manière, plus chuintante. Là-bas, on compose des bouquets de « tzulipes » et l'on passe des couches de « peintsure » acrylique.

« Façons de parler » (8/11)

« Belle journée », « à très vite », « pas de souci » : la célébration insistante du vivre-ensemble CHRONIQUE de Jean-Michel Normand

Moqués, les égards un peu nunuches que l'on tente de faire varier, quitte à se transformer en véritable Bisounours, ont le mérite de mettre de l'huile dans nos rapports quotidiens.

Qui a dit que nous vivons dans un monde de brutes ? Empathie et joliesse débordent de nos expressions les plus banales. Le bon est devenu beau. Janvier est le mois où l'on se souhaite une « belle année » et, à la fin du JT, le présentateur glisse « belle soirée », alors qu'en rendant la monnaie le commerçant nous souhaite avec effusion une « belle journée ». Au restaurant, on a entendu un serveur lancer un « bel appétit » à la cantonade et un autre tenter une improbable « joyeuse continuation ». A quand le lancer de pétales de rose, le feu d'artifice ?

Pas question de se séparer sur un « à bientôt », beaucoup trop dépourvu de chaleur : « à très vite » apporte son surcroît d'intensité émotionnelle et désigne l'irrépressible besoin de se revoir. Et comment ferait-on sans l'indispensable « pas de souci », qui a supplanté le trop blafard « pas de problème » ?

Cette vive sollicitude pour autrui passe également par l'irremplaçable « cool ». Un terme empreint de zénitude qui s'est imposé comme l'interjection capable de marquer l'attendrissement autant que la bienveillance, valeur très bien cotée par les temps qui courent. Parfois jusqu'à l'absurde (« J'ai tellement mal au genou que j'ai décidé de me faire opérer — Ah, cool ! »).

Briller comme un sou neuf

« Le oui n'est plus suffisant pour signifier l'adhésion. Alors on l'a remplacé par une locution comptant plusieurs syllabes. A défaut, un “ouiiiiiii”, voire un “yesssss”, fera l'affaire », s'amuse Muriel Gilbert, correctrice émérite au *Monde*. La vigilante approbation du moindre propos tenu par son interlocuteur peut compter sur un vaste matériel lexical qui permettra de rythmer la plus banale des conversations. Pour briller comme un sou neuf, la formule d'acquiescement pourra naviguer des classiques « absolument » et « tout à fait » au sobre « c'est clair » en passant par le tonitruant « carrément ! », l'entendu « tu m'étonnes ! », l'admiratif « trop fort ! » ou le complice « mort de rire ! »

Attention, cette célébration insistante du vivre-ensemble, qui fait parfois ressembler le monde à une vaste cellule de soutien psychologique, peut en mettre quelques-uns de mauvais poil. Il se trouve toujours un mauvais coucheur pour juger ces égards aussi artificiels que nunuches, qui conclura sa diatribe par le fameux « on n'est pas chez les Bisounours ». Le cri de ralliement de ceux qui voient l'angélisme partout et se font les tenants d'une certaine distanciation sociale. Pas le genre à sourire en formant un cœur avec ses doigts...

Signe d'une intense, et peut-être inquiète, recherche de consensus, si ce n'est de séduction, dans un monde où l'on se plaint régulièrement de l'inanité, voire de la rudesse, des rapports individuels, ces béquilles linguistiques contribuent à faire société. Même si elles peuvent paraître surjouées, ces visions un peu affectées d'une vie en rose bonbon mettent de l'huile dans les rouages du quotidien. Elles donnent à ce que les Anglo-Saxons appellent le small talk, soit le simple fait de papoter ou de faire causerie, les lettres de noblesse qu'il mérite.